

Tu es pays de nostalgie

Georges Cartier

Volume 3, numéro 6 (18), décembre 1961

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59867ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Cartier, G. (1961). Tu es pays de nostalgie. *Liberté*, 3(6), 782–785.

Poèmes

Tu es pays de nostalgie

Ces extraits d'un long poème encore en fusion, je les accorde à la revue "Liberté" pour répondre à l'invitation de son directeur, qui, de passage à Paris, m'a demandé un article sur "l'exil et le bonheur". On discute mal d'une telle aventure. On la vit et parfois, si les dieux sont favorables! on l'"exprime".

Passeront

Le sol de l'espace et l'air du temps,
Avant que la pierre douce de notre amour ne soit dissoute,
cette pierre polie qu'entre la paume des mains je porte,
Ovale et opaline,
Cette pierre de mer que tu reçois, millénaire, pierre de
rive sous les sables posés,
Remise à l'éclosion prodigue, à la durée promise.

Au conflit des mers et du soleil, à l'opiniâtre assaut
des marées déployées, à la défaite heureuse du littoral
enclavé,

Les liens sont étroits et la dualité la voie.

Simple bonheur au goût de terre — il embaume la moisson
coupée ! Le sarrasin est engrangé :

Le pied de l'homme, le bras, l'épaule de l'homme conservant
la saine odeur jusqu'à la demeure, jusqu'au lit familial ;

Souple chevelure sans parfum, massive senteur animale,
forêt de pins parmi le sarrasin, sous-bois soudain féminin

Au centre ravi du champ ;

Voix s'infiltrant dans le chant, et fugue intemporelle
au déclin des cultures du jour —
Les liens sont étroits et la dualité la voie.

Aux tours de Saint-Sulpice, parmi la pluie, parmi les mar-
ronniers en fleurs, à l'heure de ton absence ;
Au sommet de l'économie puissante, tel un orgueil magis-
tral, qui s'érige au centre de ma ville natale, augure de
pierre au coeur de Montréal ;
Et sur la neige et le verglas, dans la verdure des prés et la
profondeur des bois, sur la feuille étale des lacs du
Canada ;
S'impose ton image embrouillée, s'incrit une existence ina-
chevée —
La dualité n'est que voie de liens plus étroits.

Austère combat de solitude parmi la clameur de la multitude :
poings et front butés contre la muraille des heures-an-
nées,
Nous atteindrons la beauté, ces vergers du repos au flanc des
monts dans la vallée — Mont-Rouge, Mont Saint-Hi-
laire —
Après les haltes de bienfaisance, le lieu de toute intimité,
le rythme de notre amour.
Viennent l'été, son ardeur et sa liberté ; l'hiver et sa froidure,
et sa nature dépouillée ! La chaleur est douce au foyer ;
Quels liens n'allons-nous pas nouer !
La laine entre nos mains tissant l'amour et ses baisers, tous
liens étrangers
Désormais intolérables devant l'unique autel, le sacrifice
le plus élevé :
La table natale.

Tu es pays de nostalgie !
Pays du coeur, de renaissance, pays sauvage apprivoisé,
paysage enflammée du regard en exil,
Pays de nostalgie : Patrie !

L'exil emporte dans son havresac des racines lourdes et
compactes, fardeau
Sur les épaules de l'explorateur, pays entier qui s'appuie,
presse contre sa nuque, quand à la main
Une rigoureuse aiguille l'oriente vers l'inconnu, si légère
pourtant que l'épreuve est un chant, la marche un élan.

Tu es contrée lointaine,
Régions secrètes du rêve, à l'an sage de l'homme encore
vierges : la clairière est ailleurs, les fraises des champs
sur l'autre versant ;

L'éphémère du paradis s'élève à l'aube de ton nombril,
comme sur tes seins au crépuscule ces fleurs étranges
de nuit,

Infinies !

Triangle de tes cuisses en instance de marées, vastes deltas
ouverts, sur la terre, sur la mer, communes puissance et
majesté :

Au golfe du Saint-Laurent, tu invitais à la conquête les na-
vigateurs solitaires ; à leurs caravelles errantes

Tu es refuge et victoire, tendre fermeté des rives,
lien et liberté, terre où s'avancer :

Les pierres polies s'y cueillent comme les syllabes
du repos.

Ton corps entier se recrée, genèse sous le ruisseau des mains,
genèse sur la chair or des sables ;

Tes seins en joies de fruits parfaits, ton ventre en silence
d'artisan, à la meule arrondie, à l'amour, à la main —
Oeuvre de Roi !

Tu es le pont de lianes, sa traversée prudente et son confiant
balancement : immuable oscillation

Comme d'un berceau à la naissance du jour, comme d'un
berceau pour conjurer la nuit ;

Et je songe

Au ballottement du linceul sur les épaules des porteurs,
à leurs pas mesurés pour contenir l'effroi, à la rigueur
de leur piété.

Sur toi s'écoulent toutes les rivières, en toi s'endorment
les eaux du premier et dernier repos ; tu es fluidité, con-
sentement à la soif, torrent

Et majesté d'un fleuve démesuré, que la vie n'achève de
traverser,

Et pilier de pierres lourdes, et pierres têtues dans le courant,
léger élan de l'arche et tablier posé, assuré jusqu'à
l'autre rive.

Voici

Tout mon pays à traverser, nos deux rives à réunir, notre
puissance et notre sort, et entre ces deux rives

Notre amour à établir.

Georges CARTIER
Paris 1961